



**HAL**  
open science

## Historiographie

Philippe Poirrier

► **To cite this version:**

Philippe Poirrier. Historiographie. Le dictionnaire des sciences humaines, PUF, pp.573-575, 2006.  
halshs-00602853

**HAL Id: halshs-00602853**

**<https://shs.hal.science/halshs-00602853>**

Submitted on 23 Jun 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Source : Philippe Poirrier, Historiographie dans Sylvie MESURE et Patrick SAVIDAN (Dir.), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Puf, 2006, p. 573-575.

## **L'HISTORIOGRAPHIE par Philippe Poirrier**

L'historiographie, au sens d'histoire de l'histoire, a longtemps été le parent pauvre de l'école historique française. Les enjeux de pouvoir au sein de la discipline ne prédisposaient pas à un développement des approches réflexives. L'historiographie est restée conçue comme une prise de position fortement normative, destinée à stigmatiser les approches rivales et concurrentes, où à déclarer obsolètes des pratiques plus anciennes. Le début des années soixante-dix avait cependant enregistré une première interrogation sur les fondements de la discipline. Les ouvrages de Paul Veyne (*Comment on écrit l'histoire ?*, 1971), de Michel de Certeau (*L'écriture de l'histoire*, 1975), la vive confrontation de certains historiens avec Michel Foucault témoignent du renouveau des approches épistémologiques. De même, la multiplication des « livres-manifeste », de la trilogie de *Faire de l'histoire* (Jacques Le Goff et Pierre Nora, 1974) à *La nouvelle histoire* (Jacques Le Goff, 1978), souligne la volonté nouvelle d'interroger l'histoire de la discipline, même si l'essentiel demeure dans la prescription revendiquée.

### **Une sociologie historique de la discipline**

Le renouveau de l'historiographie sera surtout lié à des approches qui privilégient une sociologie rétrospective et une étude de la professionnalisation de la discipline. La thèse d'État de Charles-Olivier Carbonell *Une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885* (1976) ouvre un champ pionnier. L'auteur récuse les approches bibliographique, littéraire et philosophique, et pose les jalons d'une méthode nouvelle : s'intéresser à l'ensemble de la production historique et non seulement aux seules œuvres retenues par la postérité ; construire une sociologie des historiens ; se pencher sur la réception. L'auteur écrit en 1981 un volume intitulé *L'Historiographie* pour la collection encyclopédique « Que Sais-je ? ». Charles-Olivier Carbonell contribue également à structurer l'histoire de l'historiographie à l'échelle internationale. Il crée en 1980 la commission d'Historiographie du Comité International des Sciences historiques, qu'il préside ensuite pendant une décennie. Dans ce cadre, il participe étroitement en 1982 au lancement de la revue *Storia delle Storiografia*. Plusieurs chercheurs feront perdurer cette manière de concevoir l'historiographie.

Au début des années quatre-vingt-dix, la revue *Genèses* accorde une attention particulière à la « socio-histoire » de la discipline. Cette perspective est systématisée par Gérard Noiriel dans le cadre de son essai *Sur la « crise » de l'histoire* (1996) et de son manuel *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?* (1998). Cette dimension sociologique est également bien présente au sein des bilans les plus récents : *L'Histoire et le Métier d'historien en France, 1945-1995* (François Bédarida, 1995), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire* (Dominique Julia et Jean Boutier, 1995), *L'Histoire aujourd'hui* (Jean-Claude Ruano-Bordalan, 1999). Elle n'est plus ignorée par la dernière génération de manuels, publiée à partir de la seconde moitié des années quatre-vingt-dix.

D'autres travaux, de plus en plus nombreux, se penchent sur les usages sociaux et politiques de l'histoire et sur son rôle dans la construction des identités nationales. À ce titre, l'entrée historiographique est largement mobilisée dans *Les Lieux de Mémoire* (1984-1992). L'histoire de l'enseignement de l'histoire contribue à mieux cerner les modalités de la diffusion des savoirs constitués de la discipline. L'affirmation de « l'ego-histoire », baptisée par Pierre Nora en 1987, participe incontestablement de cette conjoncture. La réhabilitation de la biographie — l'une des tendances fortes des vingt dernières années — est également perceptible dans le champ de l'historiographie. Plusieurs biographies intellectuelles d'historiens français voient le jour et sont même l'objet de thèses. L'historiographie s'affiche désormais comme une spécialité à part entière au sein de la discipline historique. En 1986, le *Dictionnaire des sciences historiques*, dirigé par André Burguière, lui accorde une grande place. Signe supplémentaire de cette reconnaissance académique et intellectuelle, l'École des Hautes Études en Sciences Sociales créée en 1987 une direction d'études « historiographie » confiée à l'antiquisant François Hartog. La publication, en 2004, du *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones*, sous la direction de Christian Amalvi, confirme la visibilité acquise par l'historiographie.

### « La tentation de l'épistémologie ? »

Cette affirmation de l'historiographie rencontre un regain incontestable pour les interrogations épistémologiques. Sans être totalement absentes au sein de l'école historique française, ces approches se faisaient rares et pesaient somme toute assez peu sur les pratiques quotidiennes de la grande majorité des historiens. La majorité de ceux-ci restaient sceptiques, voire méfiants, face à des interrogations le plus souvent comprises

comme une résurgence d'une philosophie de l'histoire, contre laquelle l'école historique française s'était construite depuis la fin du XIXe siècle. Les mises en garde de Lucien Febvre contre toute philosophie de l'histoire restaient fortement ancrées dans l'héritage partagé par l'ensemble de l'école historique française.

L'affirmation de l'histoire du temps présent a incontestablement contribué à relancer le débat épistémologique, notamment chez les contemporanéistes. En 1978, la création de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP), laboratoire propre du CNRS, témoigne de l'institutionnalisation de la démarche. De même, le combat contre le « négationnisme » — pensons au militantisme exemplaire de Pierre Vidal-Naquet : *Les assassins de la mémoire* (1991) et aux interventions régulières de François Bédarida — participe de la même conjoncture qui conduit les historiens à réfléchir à la singularité de leur discipline. La réactivation du débat autour de l'écriture de l'histoire et du récit constitue aussi un point de cristallisation des réflexions épistémologiques. Amorcé dès les années soixante-dix, ce débat s'affirme au cours des deux décennies suivantes. L'éditorial des *Annales* « Un tournant critique ? » (1988) en fait une question méthodologique majeure, étroitement liée aux capacités démonstratives de la discipline. Les propositions anciennes d'Hayden White (1973) sont discutées à partir des années quatre-vingt-dix, récusées le plus souvent. L'intérêt que porte l'équipe éditoriale de la revue *EspacesTemps* à des auteurs comme Reinhart Koselleck, Michel de Certeau et Paul Ricœur témoigne de cette dimension épistémologique. La réception historique des travaux de Paul Ricœur est particulièrement révélatrice d'un dialogue renoué entre l'histoire — en réalité quelques historiens — et la philosophie. Elle sera pourtant longue à se concrétiser. *Histoire et vérité* (1955) est peu lu, et encore moins commenté. La trilogie *Temps et récit* (1983-1985) enregistre une meilleure résonance dans le contexte de la réactivation du débat sur l'écriture de l'histoire. *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000) est l'objet d'une réception historique exceptionnelle. Le retour en force sur la scène historiographique de Michel de Certeau est également significatif de cette conjoncture historiographique.

L'utilisation récente, et en voie de généralisation, de la notion de « régime d'historicité » participe aussi de cette attention portée aux analyses réflexives. À partir des années quatre-vingt-dix, François Hartog, s'appuyant sur les propositions de Reinhart Koselleck et de Marshall Sahlins, contribue à médiatiser une démarche mobilisée désormais par les historiens et les anthropologues. Cette « tentation de l'épistémologie » (François Hartog) mobilise de nombreux historiens, notamment ceux qui s'interrogent, souvent en position de

surplomb, sur l'évolution de la discipline. La crise de l'historicité qui marque « l'ère de la commémoration » (Pierre Nora), les appels de la société aux historiens (témoins, experts ou juges), la fin des idéologies expliquent pour une part cette montée en puissance des approches réflexives au sein de la discipline

Cette affirmation des préoccupations épistémologiques a été favorisée par une meilleure prise en compte de ces questions dans la formation initiale des étudiants en histoire. Les enseignements d'historiographie et d'épistémologie se sont généralisés au sein des départements d'histoire des universités. La création, à l'aube des années quatre-vingt-dix, d'une épreuve, dite « épreuve sur dossier », dans le cadre du concours du CAPES d'histoire-géographie a renforcé cette tendance. Cette épreuve originale, qui associe historiographie, épistémologie et réflexion sur les programmes du secondaire, a su progressivement trouver sa place, et a suscité la mise en place de formations spécifiques au sein des universités et des Instituts universitaires de formation des maîtres.

La « bataille de l'historiographie » (Evelyne Héry) semble gagnée. Deux directions — qui peuvent se retrouver, et se combiner, sans se contredire chez les mêmes auteurs — s'affirment depuis quelques années : une sociologie historique de la discipline qui participe à la construction plus large d'une histoire des sciences de l'homme ; une approche plus théorique qui relève davantage de l'épistémologie. Ce retour réflexif sur l'histoire de la discipline n'est pas une singularité de l'histoire. La plupart des sciences de l'homme connaissent depuis deux décennies cette interrogation généalogique. L'histoire des disciplines participe d'une construction des identités académiques et contribue à légitimer les positionnements disciplinaires à l'heure d'une mutation des sciences sociales.

## BIBLIOGRAPHIE

AMALVI C., « Naissance et affirmation de l'histoire de l'Histoire : jalons pour une connaissance contemporaine de la Nouvelle Cléo » dans *Une passion de l'Histoire. Histoire(s), mémoire(s) et Europe*, Toulouse, Privat, 2002, p. 33-40. — HARTOG F., « Histoire. La tentation de l'épistémologie ? », *Le Débat*, novembre-décembre 2000, n° 112, p. 80-83. — HERY E., « La bataille de l'historiographie est-elle gagnée ? » dans *Religion et mentalités au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 17-23. — POIRRIER P., *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004. — REVEL J., « Les sciences historiques » dans BERTHELOT J.-M., *Epistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF, 2001, p. 21-76.